

L'OUBLI DE L'ESPACE DANS LA PENSÉE ÉCONOMIQUE

Jacques-François THISSE*

***Résumé** - Cet article cherche à apporter une réponse à la question suivante : pourquoi l'espace occupe-t-il une position secondaire dans l'analyse économique moderne ? Il aborde aussi brièvement deux autres questions relatives (1) aux tentatives faites dans le passé pour intégrer la dimension spatiale dans les modèles économiques et (2) au fait que l'économie géographique a eu plus d'échos dans certains pays que dans d'autres.*

***Mots-clés** - ESPACE, LOCALISATION, THEORIE ECONOMIQUE.*

***Classification du JEL** : B40, R10.*

Je remercie Pierre-Henri Derycke et Hubert Beguin pour leurs nombreux commentaires. J'ai une dette toute particulière envers Bernard Walliser pour les nombreuses discussions que nous eûmes et qui ont débouché sur un travail commun dont certaines idées sont reprises ici. La préparation de cet article a bénéficié du support du PIR-Villes.

* CORE, Université Catholique de Louvain et CERAS, Ecole Nationale des Ponts et Chaussées.

Pour notre génération, il n'y avait point d'évasion possible, point de mise en retrait : grâce au synchronisme universel de notre nouvelle organisation, nous étions constamment engagés dans notre époque. Quand les bombes réduisaient les maisons en miettes à Shanghai, nous le savions en Europe, dans nos chambres, avant que les blessés eussent été retirés des décombres. Ce qui se passait à un millier de milles au-delà des mers bondissait jusqu'à nous en images animées. Il n'y avait point de protection, point de sûreté contre cette information et cette participation permanente. Il n'y avait point de pays où l'on pût se réfugier, point de solitude silencieuse que l'on pût acheter, toujours et partout, la main du destin se saisissait de nous pour nous entraîner de nouveau dans son jeu insatiable.

Stefan Zweig

1. INTRODUCTION

Quand on évoque le rôle que l'espace peut jouer dans la science économique, il faut se poser deux types de questions. En premier lieu, on souhaite savoir si l'intégration de l'espace est susceptible de remettre en cause certains modèles et résultats fondamentaux en théorie économique et, si oui, dans quelle mesure. En second lieu, il faut s'interroger sur la nature des nouveaux problèmes que cette intégration peut soulever.

Seul le premier type de question a retenu l'attention de quelques théoriciens. Toutefois, l'attitude générale est que l'impact de l'espace sur la théorie économique est, en gros, négligeable. La lecture des principaux manuels de science économique donne l'impression que les activités économiques se déroulent sur une tête d'épingle. Ni le sol, ni la distance n'y sont mentionnés. L'espace et ses principaux constituants sont donc purement et simplement ignorés par la grande majorité des économistes néoclassiques.

Depuis peu, on assiste à un regain d'intérêt des économistes pour les choses de l'espace. Longtemps négligés, espace et ville semblent remis à l'honneur par l'actualité économique. Le blocage de la croissance dans certains pays riches devait naturellement amener les économistes à s'interroger sur les fondements microéconomiques de celle-ci. Dès lors, la ville, foyer du développement économique par excellence, devait faire sa rentrée dans la théorie économique. On la doit surtout à Robert Lucas dont les réflexions consacrées aux mécanismes du développement économique sont à la source de nombreux travaux récents. En outre, la formation de grands blocs régionaux, comme l'Union Européenne ou

l'ALENA, en provoquant la disparition progressive des frontières économiques entre nations, devait immanquablement interpellier les internationalistes. Ce n'est sans doute pas un hasard si le promoteur de la nouvelle vague de travaux consacrés à l'économie géographique, Paul Krugman, est un internationaliste renommé. Les recherches entreprises en économie internationale (Helpman et Krugman, 1985) devaient inévitablement déboucher sur une redécouverte de l'espace dans la mesure où commerce international et commerce interrégional correspondent à des réalités différentes. Mais l'actualité économique n'explique pas tout¹. Si elle aide, elle ne suffit pas. Les problèmes de développement sont endémiques et interpellent les économistes depuis longtemps. Il n'en reste pas moins qu'ils furent confinés aux marches de la théorie économique pour des raisons qui rappellent celles que nous étudierons plus tard à propos de l'économie géographique.

Afin de comprendre la nature des arbitrages méthodologiques auxquels les économistes néoclassiques ont été confrontés, il est intéressant de constater que l'espace fut une catégorie à part entière des réflexions des économistes préclassiques (Dockès, 1969). A l'opposé l'économie politique classique se concentre sur les facteurs généraux qui sont supposés être les mêmes en tous les lieux. Elle relègue les facteurs particuliers, associés erronément à l'espace, au domaine monographique cher aux historiens et géographes de l'époque. Cette règle admet toutefois une exception de taille, à savoir la théorie du commerce international, et l'on essaiera d'en comprendre les raisons.

Il est légitime de s'interroger sur ce qui semble bien être une absence de l'espace en théorie économique, alors que celui-ci fut, et reste, un concept fondamental des sciences physiques. En d'autres termes, qu'y aurait-il de spécifique à l'économie qui explique cette absence, tant il est vrai que l'on peut difficilement l'expliquer par un aveuglement collectif et persistant. Il est même surprenant qu'une telle absence n'ait pas retenu l'attention des épistémologues et des historiens de la science économique non avars pourtant de recherches pointues (des exceptions existent, mais elles sont rares). C'est donc l'ensemble de la profession qui est interpellé par cette absence relative de l'espace dans la pensée économique moderne.

A cette question, je souhaiterais en ajouter deux autres. D'abord, je voudrais discuter les différentes résurgences de l'espace dans la recherche économique depuis la Seconde Guerre mondiale et sur leurs échecs (relatifs). Ensuite, si l'oubli

¹ Surtout quand on sait que la mondialisation de l'économie ne suit pas une trajectoire monotone. Des périodes de contraction dans les échanges ont en effet suivi des phases d'expansion (Braudel, 1979).

du facteur spatial ne fut pas uniforme dans le temps, il ne le fut pas davantage dans l'espace. Il fut plus marqué dans certains pays que dans d'autres, de sorte qu'il est naturel de s'interroger sur les raisons de cette disparité dans la géographie de la recherche.

Ces trois questions guideront la structure de mon article. La première me retiendra plus longtemps car elle est plus fondamentale. En outre, les réponses

aux deux dernières questions dépendent, tout au moins en partie, de la réponse donnée à la première. Aussi, la prochaine section est-elle consacrée aux réponses qui y ont été apportées, tandis que j'en propose une nouvelle dans la section suivante. A cette occasion, je remonterai le temps et ferai même des allers et retours. Une telle démarche pourrait surprendre l'historien de la pensée habitué à une présentation chronologique des idées. Ce choix est justifié par le fait que les contraintes imposées pour la modélisation sont au cœur du débat. Celles-ci devenant de moins en moins pertinentes à mesure que l'on remonte le cours de la pensée économique, on comprendra mieux la nature des arbitrages auxquels les économistes furent confrontés à différentes époques. Les deux dernières sections, quant à elles, correspondent chacune à une des deux autres questions posées. Un bref résumé est présenté en fin de texte.

2. ESPACE ET THEORIE ECONOMIQUE : UNE RENCONTRE MANQUEE ?

Un consensus large existe vraisemblablement au sein des *regional scientists* pour que l'on puisse affirmer avec Martin Beckmann (1976, p. 1) :

"Distance is the fundamental concept, the distinguishing element of our science".

Si l'on accepte ce postulat, les coûts engendrés par la distance devraient être au cœur de la théorie économique. Or, on l'a vu, ils en sont absents. L'explication la plus courante de cette négligence est que les frais de transport ont diminué de manière considérable depuis le début de la Révolution Industrielle, de sorte que la distance compte moins et contraint moins. Toutefois, comme devait le remarquer Massé (1964, p. 15) il y a plus de trente ans, il ne faut pas perdre de vue que cet effet est

"atténué par la concurrence plus sévère qui résulte de la libéralisation des échanges et qui fait apparaître chez bien des industries une sensibilité au prix de revient qui n'existait pas auparavant au même degré".

La forte baisse des coûts de transport ne signifie pas que les entreprises et les ménages les aient exclus de leurs calculs économiques, et encore moins que la distance n'influence plus les décisions des agents. En effet, si la proximité des gisements de matières premières ou d'énergie compte peu de nos jours, cela ne signifie pas que les entreprises ou les ménages soient libres dans leur choix de localisation. L'effacement progressif des facteurs traditionnels de localisation a laissé la place à de **nouveaux facteurs de localisation** dans lesquels information et accès à des services spécialisés jouent un grand rôle. Dans les deux cas, la distance intervient de manière plus subtile et contraint les choix de localisation autrement que ne le faisaient les facteurs traditionnels (Fujita et Thisse, 1997). C'est donc faire un mauvais procès à l'espace que de justifier son abandon par la baisse, même sensible, des seuls coûts de transport².

De plus, si les coûts de transport des marchandises ont fortement baissé, les charges associées aux mouvements pendulaires urbains (commuting costs) restent importantes pour les ménages du fait de l'augmentation simultanée de l'encombrement des moyens de transport et de la valeur du temps des usagers. La différence dans les valeurs des logements en fonction de la proximité au centre-ville, aux lieux de travail et/ou aux équipements collectifs atteste de l'importance de ces coûts pour les ménages. Enfin, quand bien même les frais totaux associés à la distance ont effectivement baissé, les variations de lieu à lieu restent significatives, ce qui explique que les rentes foncières différentielles soient importantes, rendant définitivement caduque ce genre de justification.

On peut également imaginer une deuxième explication, retenue implicitement par de nombreux économistes, à savoir que plusieurs questions économiques fondamentales n'ont pas besoin de la dimension spatiale pour être étudiées avec pertinence, les coûts de transport n'étant que des coûts parmi d'autres et qui n'apportent rien de particulier à l'analyse. Si cette observation est sans conteste plus convaincante que la précédente, on verra plus loin que l'espace conduit cependant à remettre en cause plusieurs postulats fondamentaux de la théorie économique. Toutefois, ce questionnement n'est pas nouveau. Dès lors, nous ne savons toujours pas pourquoi la théorie économique est restée principalement ponctuelle.

² Cette inattention vis-à-vis des dépenses de transport n'est pas unique dans la théorie économique. Les coûts de stockage, qui correspondent à des dépenses de transfert dans le temps, n'ont pas davantage retenu l'attention des théoriciens (Phlips, 1983, ch. 6). C'est d'autant plus surprenant que les variations dans le niveau des stocks expliquent une bonne part des fluctuations macroéconomiques observées durant les Trente Glorieuses.

Une troisième explication, par ailleurs très originale, nous est fournie par Jane Jacobs (1984) dans le paragraphe suivant tiré de son livre "Cities and the Wealth of Nations" :

"Smith remet en question et rejette de nombreuses idées acceptées jusque-là, et à chaque fois qu'il évalue une notion pour finir par la réfuter, l'accepter ou la développer, il prend bien soin d'expliquer ses observations et son raisonnement. Mais il n'a pas remis en question chacune des idées toutes faites qu'il a trouvées. Ainsi, il a repris telle quelle la tautologie mercantiliste voulant que les pays soient les entités dominantes qui permettent de comprendre la structure de la vie économique" (page 38 de la traduction française publiée chez Boréal).

Elle développe son argument plus en détail dans le texte suivant tiré du même ouvrage (page 39) :

"Les pays, comme les blocs de pays, sont des entités politiques et militaires. Il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elles soient aussi les entités fondamentales et dominantes de la vie économique ou qu'elles puissent particulièrement nous aider à sonder les mystères de la structure économique et à trouver les raisons du progrès et du recul de la richesse. Le fait que les Etats et les blocs de pays n'aient pas réussi à soumettre la vie économique à leur volonté laisse plutôt croire que ces entités sont essentiellement inappropriées".

Autrement dit, l'émergence progressive du concept de nation à la fin du XVIII^e siècle, qui fut un des traits forts de la pensée de l'époque, aurait amené les fondateurs de l'économie classique à considérer les nations comme des entités homogènes où les marchandises sont produites par des marchandises. La seule dimension spatiale qui retient encore l'attention est la frontière nationale. Ainsi, chez Ricardo la théorie du commerce international repose sur le double postulat d'une immobilité parfaite des facteurs entre nations mais d'une mobilité parfaite à l'intérieur de chacune d'elles, confirmant ainsi le propos de Jacobs.

Cette explication est assez séduisante et je souhaiterais la compléter par les remarques suivantes. Premièrement, les marchés internes étaient plus intégrés en Angleterre que sur le continent, ce qui devait naturellement conduire à minorer le rôle des transports. Secondement, le commerce par mer, fondamental pour l'économie anglaise insérée dans un empire colonial couvrant plusieurs continents, était peu coûteux. On conçoit dès lors que les économistes anglais aient été amenés à concevoir une théorie du commerce international sans coûts de transport et réduisant les pays à des points. Dans la mesure où la pensée économique moderne est principalement d'origine anglo-saxonne, cette approche devait finalement

s'imposer.

La théorie du commerce international constitue en effet le domaine privilégié de la théorie économique où l'espace aurait dû occuper une place importante. Ce point de vue continue à être partagé par les principaux théoriciens de l'économie. A la suite d'Allais (1943, p. 809), Debreu (1959) insiste sur le fait qu'

"un bien en un certain lieu et le même bien en un lieu différent sont des objets économiques différents et la spécification du lieu de disponibilité est essentielle" (page 33 de la traduction française publiée chez Dunod).

En d'autres termes, Debreu admet que la fameuse loi du prix unique n'a plus de sens dès que l'espace est pris en considération : le même bien disponible en deux lieux différents est en général offert à des prix différents. Pourtant, dans la brève discussion qu'il donne des applications possibles de sa théorie, Debreu traite des seuls taux de change entre nations quand il évoque le cas de l'espace. Les choix de localisation proprement dits ne retiennent pas son attention dans la mesure où ils sont implicitement contenus dans la spécification des programmes de production ou de consommation des agents. Cette observation est confirmée par le fait que le mot localisation n'apparaît même pas une seule fois dans son livre. Tout ceci donne à penser que Debreu considère les nations comme les entités spatiales fondamentales qui seraient aussi homogènes³. En bref, la théorie économique moderne, quand elle évoque l'espace, semble le faire dans le seul contexte du commerce international, pour en évacuer ensuite les ingrédients principaux et privilégier les seules dotations en facteurs de production. Pourtant, la nation, si elle correspond effectivement à une entité politique réelle et forte, n'est pas un concept économique pertinent car elle recouvre des réalités économiques locales très dissemblables.

On doit maintenant ajouter une dernière observation à ce qui vient d'être dit pour disposer d'un début d'explication. Dans son étude fouillée de l'analyse économique urbaine aux XVIII^e et XIX^e siècles, Lepetit (1988, ch. 10) rejoint Dockès (1969) et Ponsard (1983, ch. 1) pour voir dans l'abandon de l'espace une "rupture" parmi d'autres entre auteurs préclassiques et classiques.

L'économie politique classique devient essentiellement hypothético-

³ On peut bien entendu étendre le modèle en remplaçant les nations par les régions et introduire des coûts de transport interrégionaux comme le fait Mougeot (1975), mais les critiques principales subsistent.

déductive et se concentre sur les facteurs généraux qui sont supposés être les mêmes en tous lieux. Elle relègue les facteurs particuliers, associés erronément⁴ à l'espace, au domaine monographique. En fait, quand les économistes classiques traitent de l'organisation spatiale de l'économie, c'est de manière assez fruste. Lepetit (1988, p. 370) résume bien l'idée qu'ils s'en font :

"L'espace se présente à la manière des poupées russes : le désempolement des niveaux n'amène au jour aucune originalité, mais prouve au contraire la reproduction à l'identique de principes de fonctionnement semblables".

Il semble que l'on vient de réaliser un progrès important dans l'explication en mettant en exergue **le réductionnisme de l'économie classique**. Il s'agit là d'une étape intermédiaire préfigurant la formalisation qui allait suivre et accentuer encore cette tendance. On devine pourtant que l'on ne possède pas encore une explication entièrement satisfaisante de la quasi-pérennité du modèle punctiforme en théorie économique. La section suivante propose un complément important.

3. LE ROLE DES CONTRAINTES DE MODELISATION COMME TENTATIVE D'EXPLICATION

Une nouvelle explication, esquissée par Krugman (1995, ch. 2) et Thisse (1996), réside dans **les contraintes de modélisation**. Pour en saisir toute la portée, il faut tout d'abord stipuler les caractéristiques essentielles de l'espace. Elles peuvent être regroupées au sein de trois catégories principales : les externalités, la concurrence imparfaite et les rendements d'échelle croissants (Fujita et Thisse, 1997). Comme on va le voir, l'intégration des concepts correspondants à la théorie économique ne s'est faite ni avec le même succès, ni aux mêmes époques.

Quand on évoque l'espace, les externalités sont incontournables. On pense tout d'abord aux économies de localisation et d'urbanisation qui expliqueraient les avantages liés au regroupement des activités économiques dans l'espace. Toutefois, on a pu montrer que de telles externalités sont, en fait, des boîtes noires qui cachent des mécanismes de division du travail conduisant à des rendements d'échelle au niveau agrégé (Abdel-Rahman et Fujita, 1990). En conséquence, elles ne peuvent pas être considérées comme une catégorie économique proprement dite, quand bien même elles restent utiles dans le domaine de l'empirie. En revanche, on rencontre d'authentiques externalités telles que les effets de voisinage qui structurent les villes en quartiers relativement homogènes, l'encombrement dans les

⁴ On fait ainsi l'impasse sur Von Thünen dont l'approche est sans aucun doute plus moderne que celle de ses contemporains (Huriot, 1994 ; Samuelson, 1983).

transports ou la pollution provoquée par le chauffage et la voiture au sein des agglomérations urbaines. Les travaux effectués durant les années 1970 ont permis de préciser le rôle et l'impact des externalités dans le modèle concurrentiel (Laffont, 1975). Dans la mesure où les modèles d'économie urbaine supposent un environnement concurrentiel (voir section 3), de telles externalités ont pu être étudiées de manière satisfaisante comme le montrent, par exemple, les travaux de Kanemoto (1987) et de Fujita (1989, ch. 7).

Les choses se compliquent quand on en vient aux deux autres catégories. Très tôt, certains théoriciens ont mis en exergue le fait que l'espace engendre des imperfections dans la concurrence parce que celui-ci est source de différenciation entre les agents⁵, du moins une fois ceux-ci localisés. Cette idée se trouve déjà chez Launhardt (1885, ch. 29) qui modélise la concurrence entre deux producteurs spatialement séparés à l'aide d'un jeu non coopératif dont l'état stable est un cas particulier de ce qui est maintenant appelé un équilibre de Nash. Plus tard, Hotelling (1929) devait formuler de manière encore plus rigoureuse le processus de concurrence spatiale et insister sur l'équation "**espace = concurrence stratégique**". Bien que Chamberlin (1933) évoque le problème, c'est à Kaldor (1935) que revient le mérite d'avoir mis clairement en évidence la spécificité du processus de concurrence dans l'espace. L'oubli est donc relatif car les travaux de Launhardt, Hotelling et Kaldor couvrent une longue période et sont de grande qualité. Toutefois, on peut dire sans grand risque de se tromper qu'ils ont été soit méconnus, soit interprétés dans une perspective d'où l'espace était absent ou, mieux, marginalisé.

Pour comprendre la nature de la concurrence dans l'espace, il faut d'abord admettre que les rendements d'échelle sont croissants, du moins dans une première phase. Sinon, dans un monde où la répartition géographique des ressources naturelles serait uniforme, chaque individu se transformerait en un petit Robinson Crusoe qui n'aurait même pas besoin de l'aide d'un Vendredi. En effet, si d'emblée les rendements sont non croissants, il est toujours (au moins) aussi efficace de diviser les activités de production jusqu'à ce que les coûts de transport s'annulent et que chaque lieu possède les caractéristiques de l'économie globale. C'est ce qu'Eaton et Lipsey (1977) ont joliment dénommé 'backyard capitalism'. Mills (1972, p. 4) décrit fort bien ce "monde sans villes" :

"land would be the same everywhere and each acre of land would contain the

⁵ Enke (1942) entreprend l'exercice contraire en mettant en évidence les structures géographiques de marché compatibles avec la concurrence parfaite. Il ne trouve que le cas des bourses d'échange ou des foires.

same number of people and the same mix of productive activities. The crucial point in establishing this result is that constant returns permit each productive activity to be carried on at an arbitrary level without loss of efficiency. Furthermore, all land is equally productive and equilibrium requires that the value of the marginal product, and hence its rent, be the same everywhere. Therefore, in equilibrium, all the inputs and outputs necessary directly and indirectly to meet the demands of consumers can be located in a small area near where consumers live. In that way, each small area can be autarkic and transportation of people and goods can be avoided".

Si l'on veut être capable de dire quelque chose de pertinent à propos d'une économie spatiale, il faut supposer que les rendements sont croissants. Cette idée traîne depuis longtemps dans les travaux consacrés à l'économie de la localisation sans que l'on sache clairement à qui l'attribuer. C'est pour cette raison que Scotchmer et Thisse (1993) ont proposé de l'appeler le "**Folk Theorem de l'économie géographique**". Elle est maintenant largement admise et Koopmans (1957) la résumait fort bien il y a quarante ans dans le passage suivant :

"si l'on méconnaît les indivisibilités des êtres humains, des résidences, des unités de production, des équipements et des transports, les problèmes de localisation urbaine -y compris ceux qui concernent les plus petits villages- ne peuvent être correctement compris" (page 153 de la traduction française publiée chez Dunod).

La question des rendements croissants a agité le milieu des économistes, et ce depuis très longtemps, tant il est difficile de les réconcilier avec l'hypothèse concurrentielle. Dès les premiers efforts entrepris pour modéliser de manière rigoureuse le fonctionnement de marchés concurrentiels au sein d'un modèle d'équilibre général, il est apparu que les théorèmes de point fixe utilisés pour démontrer l'existence d'un équilibre simultané sur tous les marchés, réclamaient des hypothèses fortes de convexité dans la description des entreprises et des ménages.

Si on sait depuis Aumann (1966) que la convexité des préférences peut être relâchée dès lors que le nombre de consommateurs est "suffisamment grand" (Grimaud et Laffont, 1989), il n'en va pas de même de la convexité des ensembles de production qui contredit la croissance des rendements d'échelle. Le problème est même plus général en ce sens que l'on ne sait pas pourquoi des entreprises existent dans le modèle d'Arrow-Debreu. En effet, la critique spatiale évoquée ci-dessus conserve toute sa pertinence dans une économie ponctuelle : sous les hypothèses de convexité et de libre entrée, il devrait y avoir une infinité d'entreprises produisant chaque bien.

Les nombreuses tentatives faites pour abandonner l'hypothèse de convexité des ensembles de production ne sont guère satisfaisantes, tant que l'on n'abandonne pas en même temps l'hypothèse concurrentielle. Le recours à des prix non linéaires donnés, lesquels permettent d'éviter l'écueil de profits négatifs, ne constitue pas une solution satisfaisante car rien n'est dit quant aux incitations qui pourraient conduire les producteurs à accepter de tels barèmes. Cette critique est plus forte que dans le cas de prix linéaires car, dans le cas présent, les possibilités de tarification sont d'emblée plus larges ; on a donc, tout au plus, une théorie de l'équilibre dans laquelle les barèmes de prix sont restreints à une classe bien particulière dont la raison d'être n'est pas donnée.

Depuis Sraffa (1926), les économistes ont progressivement pris conscience que les rendements croissants sont difficiles à intégrer dans le modèle de concurrence parfaite. Plus grave, deux articles fondamentaux, dus respectivement à Koopmans et Beckmann (1957) et à Starrett (1978), montrent que la prise en compte simultanée de l'espace et d'indivisibilités dans la production conduit en général à la non existence d'un équilibre concurrentiel dans une économie spatiale. Ces résultats, joints aux difficultés rencontrées dans la modélisation des rendements croissants, ont conduit, à mon avis, les théoriciens de l'économie à "oublier" les rendements croissants et, du même coup, l'espace dans leurs travaux. **C'est le couple "rendements constants -concurrence parfaite" que l'on doit remettre en cause si l'on veut intégrer de façon significative l'espace aux modèles économiques.** En effet, un petit nombre de producteurs, dont le nombre dépend du degré de croissance des rendements d'échelle et de la taille du marché, disposent vraisemblablement du pouvoir de manipuler leurs prix de vente. Supposer qu'ils y renoncent contredirait l'hypothèse de maximisation du profit et rendrait la théorie incohérente. On va voir que la séparation géographique vient renforcer ce pouvoir de marché.

Comme devait déjà le remarquer Kaldor (1935), quand bien même le nombre total d'entreprises dans la branche serait élevé, chaque producteur n'est en concurrence **directe** qu'avec un nombre restreint d'entre eux. Lorsqu'une entreprise change son prix, seules ses voisines dans l'espace géographique sont affectées. Celles-ci sont souvent peu nombreuses, rendant ainsi la **concurrence spatiale 'stratégique' parce que restreinte à ces seuls concurrents proches**. C'est cette structure de marché particulière que l'on devait appeler plus tard **concurrence localisée** (Eaton et Lipsey, 1977 ; Gabszewicz et Thisse, 1986 ; Scotchmer et Thisse, 1993).

Le flou qui a longtemps accompagné les théories de la concurrence imparfaite s'est effacé au fur et à mesure du développement de la théorie des jeux.

Il n'est donc pas surprenant que le regain d'intérêt observé pour la concurrence spatiale soit concomitant du développement de la nouvelle économie industrielle qui est née, elle aussi, des insatisfactions engendrées par le modèle d'Arrow-Debreu (Tirole, 1988). Les idées de Kaldor sur la concurrence monopolistique devaient ainsi redevenir à la mode et être formalisées par Beckmann (1972) et Salop (1979), ce dernier ignorant la contribution du premier, sous la forme du modèle de concurrence spatiale. Désormais, il est devenu banal de représenter une population hétérogène de consommateurs au moyen d'un modèle spatial⁶.

Autrement dit, **rendements d'échelle croissants et concurrence stratégique sont les éléments essentiels d'une théorie pertinente de l'équilibre spatial**. L'ampleur et la difficulté de la tâche en ont découragé plus d'un, et on comprend que les raffinements du modèle standard aient davantage retenu l'attention des chercheurs, tant les structures convexes sont puissantes.

Cette conclusion doit cependant être nuancée. Il paraît invraisemblable que les économistes aient délibérément choisi d'ignorer la géographie, alors qu'ils sont en permanence à la recherche de nouvelles applications des méthodes économiques. La raison se trouve dans le fait que, jusqu'à une époque récente, ils n'étaient pas dotés d'outils leur permettant d'appréhender pleinement le problème fondamental soulevé en économie de la localisation. Autrement dit, **les besoins de la modélisation ont "obligé" les économistes soucieux de rigueur à se concentrer**, peut-être un peu trop longtemps, **sur le couple rendements constants-concurrence parfaite**. Par exemple, dans les Leçons de théorie microéconomique, Malinvaud (1968, p. 20) reconnaît que la convexité des préférences ne permet pas d'analyser les choix résidentiels parce que les ménages ne sont pas ubiquistes, mais il arrête là sa réflexion. Il semble regretter sans plus que les modèles qu'il étudie ne lui permettent pas d'aller plus loin. En forçant un peu le trait, on peut donc affirmer que la combinaison économie convexe et absence de modèle alternatif ait engendré un phénomène de "trappe" dont la profession a beaucoup de mal à sortir.

Du fait de l'absence de modèle alternatif permettant d'intégrer la dimension spatiale de manière appropriée, on peut considérer que l'espace a pris chez certains

⁶ Formellement, cela revient à supposer que l'espace des agents est doté d'une structure métrique. Une telle structure est riche et permet l'emploi d'outils puissants, empruntés à la topologie, ce que devaient remarquer Witzgall (1964) et Ponsard (1979) il y a déjà plusieurs années (cf. Huriot et Perreur (1990) pour un survol des principales métriques utilisées en théorie de la localisation). Pourtant, l'intérêt de cette structure n'est pas toujours perçu clairement par les spécialistes de la localisation qui confinent encore trop souvent leurs analyses au seul espace euclidien utilisé par les fondateurs de leur discipline.

le statut d'une **anomalie** au sens de Lakatos. Le vocabulaire lui-même confirme cette impression puisque l'on parle de concurrence **imparfaite** et de biens publics **impurs** dès que l'espace est pris en compte dans les analyses correspondantes. Celui-ci vient donc briser les "belles harmonies" de la théorie néoclassique. Autrement dit, tout devrait aller mieux dans ce que Walter Isard a appelé un "monde merveilleux sans dimensions". Les difficultés rencontrées dans la modélisation expliquent probablement la réticence de nombreux économistes face aux questions spatiales.

Il semble donc que l'on dispose maintenant des éléments nécessaires pour répondre à ma première question. Une fois de plus, Krugman (1995, p. 35) résume fort bien la situation :

"So why did spatial issues remain a blind spot for the economic profession? It was not a historical accident: there was something about spatial economics that made it inherently unfriendly terrain for the kind of modeling mainstream economists know how to do.

That something was... the problem of market structure in the face of increasing returns".

Cette explication n'est pas valable pour la seule économie géographique. Par exemple, Romer (1992, p. 85-86) y voit également la faiblesse principale d'une théorie de la croissance dont la cause essentielle, le progrès technique, ne peut être expliquée par la théorie sur laquelle elle est fondée :

"By definition, all of national output had to be paid as returns to capital and labor; none remained as possible compensation for technological innovations. ... The assumption of convexity and perfect competition placed the accumulation of new technologies at the center of the growth process and simultaneously denied the possibility that economic analysis could have anything to say about this process".

Le parallèle est saisissant entre, d'une part, le modèle de Von Thünen (1826)⁷ dont l'objectif initial était d'expliquer la répartition des récoltes autour de villes allemandes avant la Révolution Industrielle (Huriot, 1994) et, d'autre part, le modèle de croissance de Solow. Le modèle de Von Thünen s'est révélé suffisamment puissant pour analyser l'affectation du sol à des activités économiques parfaitement divisibles. Les principes qui sous-tendent l'analyse de

⁷ La première formalisation du modèle de Von Thünen se trouve chez Launhardt (1885, ch. 30).

Von Thünen sont si généraux que celui-ci peut être considéré comme le fondateur du marginalisme (Nerlove et Sadka, 1991). Qui plus est, comme devait le faire observer Samuelson (1983), le modèle de Von Thünen contient aussi les ingrédients essentiels de la théorie néoclassique du commerce international. En dépit de leur ampleur, les idées de Von Thünen ont stagné pendant plus d'un siècle avant de retenir l'attention des économistes non allemands. En se fondant sur une suggestion d'Isard (1956, ch. 8), Alonso (1964) a étendu le concept d'enchère foncière au cadre urbain pour étudier l'équilibre résidentiel ; la ville de Thünen est remplacée par le centre-ville où se concentrent les emplois (le Central Business District). Depuis lors, l'économie urbaine a réalisé des progrès que l'on peut qualifier de remarquables comme l'atteste la magistrale synthèse proposée par Fujita (1989).

Néanmoins, le modèle de Von Thünen souffre d'un défaut majeur : **aucune explication n'est proposée quant à la raison d'être de la ville ou du centre-ville** (où se regroupent par hypothèse les activités de production). Pour y répondre, il faut invoquer l'existence d'indivisibilités qui sont, par ailleurs, absentes du modèle. On retrouve le même paradoxe que celui mentionné supra par Romer. On pourrait, dans les deux cas, multiplier les exemples de tentatives faites pour sauver le modèle concurrentiel en recourant à des externalités de diverses natures qui, si elles existent bien, ne suffisent pas à fonder des théories satisfaisantes du développement ou de l'agglomération.

Il est tout à fait remarquable que dans les deux cas (croissance et géographie), la "solution" retenue comme alternative au modèle concurrentiel fut la même, à savoir **le modèle d'équilibre général avec concurrence monopolistique de Dixit et Stiglitz** (1977). L'ironie est que ce modèle fut conçu par ses auteurs pour apporter une réponse à une question qui n'a en apparence aucun rapport avec celles qui nous occupent : le marché laissé à lui-même offre-t-il trop ou insuffisamment de produits ? Autrement dit, Dixit et Stiglitz se posent la question du bien-fondé du Premier Théorème de l'économie du bien-être dans le cadre d'une économie avec concurrence monopolistique et coûts fixes de production.

Ce modèle admet de très nombreuses lacunes, par ailleurs bien connues. Toutefois, son succès dans les applications fut foudroyant (Matsuyama, 1995). La raison en est que le modèle de Dixit-Stiglitz incorpore les deux éléments essentiels qui ont été discutés supra, la concurrence imparfaite et les rendements croissants, tout en restant manipulable au niveau formel. Dans ce modèle, les préférences sont décrites par une utilité de type CES, de sorte que le(s) consommateur(s) admet(tent) une préférence pour la diversité des produits. Schématiquement, on peut dire que, dans la théorie de la croissance endogène, cette préférence incite les

firmes à s'engager dans la recherche et le développement de nouveaux produits pour gagner des parts de marchés. Dans les nouveaux modèles d'économie géographique, c'est également la même force qui pousse producteurs et consommateurs à se regrouper, même si le mécanisme d'agglomération, lequel s'inspire d'idées antérieures développées par Myrdal (1957) dans l'étude du développement régional, est un peu plus complexe. Ainsi, comme le remarque Krugman (1991), un plus grand nombre de producteurs implantés dans un même site implique une plus grande variété de produits disponibles localement ; de plus, la concurrence y est plus intense, ce qui conduit à une baisse des prix des produits. Ces deux effets se combinent pour accroître l'attractivité du site concerné pour les consommateurs qui sont alors plus nombreux à s'y installer ; à son tour, ce regroupement plus large de clients potentiels a pour effet d'attirer davantage de vendeurs. Il y a formation d'une "boule de neige" qui grossit pour devenir une agglomération économique.

Il faut insister ici sur un fait réellement digne d'être noté : **c'est l'emploi d'un modèle développé dans une autre branche de l'économie qui fait le succès de ce que l'on appelle maintenant la "nouvelle géographie économique"** (et celui des nouvelles théories de la croissance et du commerce international). Le modèle de Dixit-Stiglitz étant utilisé dans d'autres domaines de l'économie, on peut aussi espérer des croisements fructueux qui auraient pour effet de réduire la marginalité de l'économie spatiale. Cette observation me semble confirmer une idée que j'ai développée ailleurs, à savoir que le "spatialiste" doit étudier les développements récents de la théorie économique (Thisse, 1996).

Il est probable qu'Hotelling et Kaldor ont utilisé l'espace en tant que métaphore pour développer leurs idées sur la concurrence. La démarche suivie par des auteurs comme August Lösch ou William Alonso est fondamentalement différente : ils cherchent à comprendre l'organisation de l'espace économique et, pour ce faire, empruntent des idées et outils provenant de la théorie économique. Cette façon de procéder ne conduit pas à la marginalisation des questions spatiales puisqu'elle les inscrit pleinement au cœur de la théorie économique. Elle permet, en outre, d'éviter l'écueil contraire : celui du rejet de la théorie économique qui, parce que ponctuelle, serait obligatoirement irréaliste et inutile.

4. L'INTEGRATION DE L'ESPACE DANS L'ANALYSE ECONOMIQUE DEPUIS 1945

Parmi les nombreux travaux consacrés à l'économie géographique (Ponsard, 1983), Krugman (1995, ch. 2) retient, me semble-t-il, les deux tentatives les plus importantes depuis la Seconde Guerre mondiale, en ce qu'elles ont conduit toutes

deux à la définition de nouveaux domaines de recherche. L'École allemande chère à Mark Blaug et Claude Ponsard est antérieure et obéit à une autre logique ; elle ne constitue pas non plus une tentative aussi structurée et organisée que celles qui me retiennent et apparaît plutôt comme un courant que l'on présente ex post comme une École.

La première tentative qui mérite d'être retenue est celle de Walter Isard avec la création de la **science régionale**. Si Isard (1956, ch. 2) dénonce sans doute avec raison un "biais anglo-saxon" à l'encontre de l'analyse économique spatiale⁸, il faut bien reconnaître que ses propres tentatives pour intégrer l'espace à la théorie économique sont assez décevantes. Le transfert des idées est, à mon avis, trop mécanique et laisse ainsi penser que l'espace peut être réduit à un indice supplémentaire (le lieu de disponibilité de Debreu). En fait, dans bien des domaines, Isard reste en deçà de Hoover (1948) dont les intuitions sont fortes et riches pour la modélisation.

Malgré des contributions de valeur, la science régionale a échoué dans son effort pour se constituer en tant que discipline autonome ; son impact au sein de la science économique fut également mineur. La raison de cet échec, me semble-t-il, réside dans **l'absence d'un programme de recherche clair et bien circonscrit**. Les objectifs de la science régionale sont trop vagues et ont conduit à des tentatives de synthèse qui ont couvert trop de sujets, sans véritablement en approfondir aucun. Cette absence d'objectifs clairs a sans doute contribué à renforcer la méfiance des économistes vis-à-vis des questions spatiales et explique, en partie, le fait que plusieurs *regional scientists* aient finalement rejetés la théorie économique, du moins en Europe.

En outre, même si l'idée d'interdisciplinarité est séduisante, elle reste très malaisée à mettre en œuvre tant il est vrai que chacun tend à rester attaché à son paradigme. Ceci pourrait expliquer l'impression d'hétérogénéité que donne la science régionale. J'ai déjà expliqué ci-dessus quelle stratégie de recherche me paraissait prometteuse pour l'avenir de l'économie géographique, même si je continue à penser, à la différence de nombreux économistes, que les *regional scientists* ont fait globalement du bon travail.

La deuxième tentative, que l'on peut situer à la fin des années 60/début des années 70, fut celle du renouveau de **l'économie urbaine** sous l'impulsion d'Edwin Mills (participent également à ce courant des chercheurs tels que Robert Solow et

⁸ Le propos mérite peut-être d'être nuancé dans la mesure où certains auteurs ont essayé de faire connaître très tôt aux États-Unis les travaux des économistes allemands (Krzyzanowski, 1927).

William Vickrey). Dans la mesure où le modèle canonique (à savoir celui de Von Thünen) repose sur les hypothèses de rendements constants et de concurrence parfaite, il n'est pas surprenant que les contributions furent nombreuses et de qualité. L'économie urbaine devint un thème à la mode dans les cercles académiques américains. La dégradation du cadre de vie urbain aux Etats-Unis explique partiellement cet intérêt. En outre, les techniques de la commande optimale, bien connues des économistes à cause des travaux antérieurs effectués en théorie de la croissance optimale, allaient permettre de nouveaux développements du modèle monocentrique, la distance au centre-ville jouant le même rôle que le temps (Mills et MacKinnon, 1971)⁹. Enfin, des crédits de recherche importants furent mis à la disposition des chercheurs par une administration qui restait encore interventionniste ; cet élément est souvent négligé en Europe où l'organisation de la recherche scientifique est fort différente de ce qu'elle est en Amérique.

Malheureusement, on atteint vite la zone des rendements décroissants dans l'étude du modèle monocentrique et l'engouement du début céda la place à un domaine particulier de la science économique, avec ses revues spécialisées et ses colloques. A la différence de la science régionale, l'économie urbaine avait un domaine d'analyse bien circonscrit (la structure interne des villes) et les travaux de la dernière décennie montrent les progrès remarquables qui furent réalisés depuis (voir les travaux de Masa Fujita et de Vernon Henderson). S'il reste encore de nombreuses questions à traiter, il est cependant clair que l'agenda de recherche s'est considérablement aminci. S'il fut bien délimité, le champ de l'économie urbaine fut peut-être aussi trop étroit pour que les problèmes proprement urbains continuent à occuper le devant de la scène scientifique. On va voir, cependant, que la ville et, par extension, l'espace vont redevenir des catégories à part entière.

Les analyses actuelles, à l'origine d'une **troisième** vague de recherches, portent sur des questions plus vastes, à savoir le rôle des villes dans les processus d'échange et de croissance. Lucas (1988, p. 30) pose d'emblée la question centrale dans son essai sur les mécanismes du développement :

"What can people be paying Manhattan or downtown Chicago rents for, if not for being near other people?".

C'est situer le débat à un niveau beaucoup plus fondamental pour la science économique en insistant sur les raisons qui sont à la source des interactions entre

⁹ On comprend, en passant, l'insistance des économistes à étudier le modèle monocentrique : il est unidimensionnel (tout comme les modèles de concurrence spatiale) et permet l'emploi de techniques simples et bien connues.

agents, et donc de toute vie économique et sociale, et pas seulement sur la détermination de la seule rente foncière urbaine comme l'ont fait de nombreux économistes urbains. Pour Lucas, comme pour Jacobs, la ville constitue le lieu privilégié de la circulation de l'information, de l'accumulation du capital humain et de la diffusion des idées nouvelles. Ce sont de tels avantages qui expliquent que les agents économiques soient disposés à payer des loyers élevés pour résider près des centres des grandes métropoles où les phénomènes de création et de diffusion atteignent leur intensité maximale¹⁰.

Pour le spatialiste, la question soulevée par Lucas est capitale : pourquoi existe-t-il des établissements humains à forte densité et, subsidiairement, des villes et des centres-villes ? Dès lors, cette nouvelle tentative est susceptible d'avoir un impact plus profond que les précédentes car elle renvoie aux causes premières de la division du travail et du développement économique. On retrouve de nouveau le parallélisme observé entre développement de l'économie géographique et de la croissance endogène discuté précédemment.

Il est intéressant d'observer que cette démarche renoue avec la tradition préclassique puisque, comme le remarque fort justement Lepetit (1988, p. 85) :

"Très tôt l'économie politique comprend la ville dans ses analyses".

L'économie politique préclassique, qui, faut-il le rappeler, est essentiellement littéraire et ne connaît donc pas les problèmes qui sont ceux des modélisateurs, voit la ville non seulement comme un bloc de facteurs de production, mais aussi comme un multiplicateur économique, voire même comme un agent économique comme le fait de nos jours Vernon Henderson, quand il oriente ses recherches sur le rôle des *land developers* et des *local governments* dans la formation des paysages urbains (Henderson et Mitra, 1996). Les thèmes du troisième chapitre du livre de Lepetit (1988), consacrés au rôle de la ville dans les écrits économiques du XVIII^e, ont d'ailleurs une consonance étonnamment moderne pour les théoriciens contemporains.

Parmi de nombreuses citations possibles pouvant illustrer ce propos, je retiendrai celle-ci qui rappelle certaines des idées principales de la nouvelle géographie économique mais aussi de la croissance endogène :

"Deux boucles rétroactives s'établissent... au bénéfice de la croissance urbaine. La

¹⁰ C'est particulièrement vrai dans le domaine académique (Jaffe, 1989), mais aussi dans celui des arts (Menger, 1993).

première est géographiquement centrée. Les "agréments" de la consommation augmentent le caractère attractif des villes et provoquent un nouvel afflux de population qui entraîne à nouveau un accroissement et une diversification de la consommation qui inaugurerà une autre séquence, identique à la première. La seconde boucle fait un détour par la campagne. L'augmentation de la demande urbaine emporte avec elle celle de la production agricole. Le produit des terres s'améliorant grâce à l'intensification de la culture et à la réduction des friches, les fermiers doivent et peuvent verser aux propriétaires fonciers, qui résident en ville, des baux plus élevés. Les revenus urbains s'en trouvent accrus, et avec eux la demande : voici inauguré un phylum d'une croissance, susceptible, comme la précédente, de se répéter à l'infini. La ville est à elle-même son propre moteur de développement" (Lepetit, 1988, p. 93).

La (longue) parenthèse qui sépare les préoccupations des économistes préclassiques et celles des économistes contemporains, due à l'inadéquation des outils conceptuels et formels utilisés, est peut-être en train de se refermer, laissant enfin à l'espace la place qui lui revient dans la théorie économique¹¹. La qualité de la recherche actuelle, dans les domaines théorique et empirique, donne en effet à penser que le renouveau actuel des études économiques spatiales admet des fondements plus solides que les précédentes tentatives¹². Moins ambitieux que la science régionale, il couvre un champ plus vaste que l'économie urbaine. En outre, la similarité mentionnée entre modèles de croissance endogène et modèles de géographie économique laisse augurer des développements où espace et temps seront intégrés, ce que réclament avec insistance de nombreux géographes pour qui les analyses statiques des économistes privent l'analyse spatiale d'une composante essentielle.

Pourtant, je ne voudrais pas faire preuve de trop d'optimisme et conclure, après tant d'autres, que la troisième fois sera la bonne. La tâche, on le sait, est complexe car elle équivaut à construire un modèle d'équilibre général avec concurrence stratégique et rendements croissants, ce que ne fait pas vraiment le modèle de concurrence monopolistique où toutes les firmes sont supposées négligeables. Plus précisément, la structure de marché retenue dans les nouveaux modèles d'économie géographique est à bien des égards insatisfaisante quand on la compare à la théorie de la concurrence spatiale. Malheureusement, celle-ci reste confinée au domaine de l'équilibre partiel. En outre, un tel modèle doit également

¹¹ On retrouve aussi des idées proches dans le survol des contributions en économie de la localisation écrites par Krzyzanowski (1927) il y a près de 70 ans. Tout cela semble confirmer l'idée que les thèmes de l'économie géographique sont bien au cœur des problèmes économiques.

¹² Un panorama des principales contributions peut être trouvé dans Fujita et Thisse (1997).

réserver une place à la terre et à la rente foncière qui sont curieusement absentes des travaux récents, encore trop influencés par la théorie néoclassique du commerce international. Enfin, on n'échappera pas à une axiomatisation, toujours manquante, des concepts fondamentaux de l'économie géographique.

5. L'ESPACE DANS LA PENSÉE ÉCONOMIQUE EUROPÉENNE DU XIX^{ème} SIÈCLE : QUELQUES VARIANTES NATIONALES

J'en viens maintenant à la troisième et dernière question soulevée dans l'introduction. Il me semble que certains développements des sections 1 et 2 permettent déjà de mieux comprendre pourquoi la théorie économique spatiale a trouvé ses racines principalement en Allemagne, a contrario de l'Angleterre. L'élargissement du marché intérieur, qui a accompagné le processus de formation de la nation allemande au XIX^e siècle, et des frais de transport élevés associés à un commerce se faisant principalement par voie terrestre, ont conduit naturellement les économistes de ce pays à s'interroger sur l'impact que l'espace peut avoir sur les activités économiques.

Incidentement, on dispose peut-être là d'une réponse au "puzzle" que pose l'économie géographique à Blaug (1985, ch. 14), à savoir la primauté des auteurs allemands, de Von Thünen à Lösch en passant par Laundhardt, Weber et Christaller, parmi les fondateurs de ce courant de recherche. On sait par ailleurs que le concept de **territoire** a joué un rôle primordial dans la philosophie politique allemande jusqu'à une époque récente, et ce en réaction aux objectifs universalistes de la Révolution Française. Il n'est donc pas surprenant que les économistes allemands aient été influencés par les idées de leur temps et de leur milieu, consacrant par conséquent davantage d'efforts à comprendre les questions spatiales que ne le firent leurs collègues anglais. Ce type de comportement semble par ailleurs assez répandu. On peut donc conclure qu'il y eut des "tempéraments nationaux" dans la recherche en science économique, influencés par les conditions politiques et sociales dans lesquelles les nations se développaient, et ce jusqu'à ce qu'un accord assez large se fasse sur les fondements de la théorie économique.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer ici que l'opposition entre "modèle anglais" et "modèle allemand" rappelle la dichotomie proposée par Fox (1971) qui voit deux modèles spatiaux de l'économie s'opposer dans l'histoire de l'Europe et pour qui

"au moins deux sociétés, différant largement l'une de l'autre, ont coexisté dans l'Europe médiévale" (page 39 de la traduction française publiée chez Flammarion).

Il décrit ces deux systèmes de la manière suivante :

"La plupart des villes continuaient de vivre économiquement dans leurs limites agricoles de base mais quelques-unes participaient au mouvement ascendant du commerce de luxe et se développaient en même temps que ces trafics qui diffusaient les produits de l'Orient à travers l'Europe et, vers le Nord, jusqu'à l'Angleterre et la Baltique" (page 40).

Cette distinction est reprise par de nombreux auteurs. Ainsi, dans leur ouvrage consacré à l'histoire des villes européennes, Hohenberg et Lees (1985) insistent sur la différence entre ce qu'ils appellent **modèle des lieux centraux** et **modèle réticulaire** comme fondement de leur travail. Ils en donnent une définition qui rappelle Fox :

"Dans le premier modèle, on considère la ville comme ayant un rôle de lieu central qui assure à son environnement des services spéciaux (économiques, administratifs ou culturels) dont la concentration dans un point précis de l'espace est nécessaire. Une hiérarchie apparaît entre de tels centres, les plus importants jouant le rôle de lieu central pour d'autres lieux centraux moins importants. Une région se constitue autour du centre principal. Lorsque nous parlerons de systèmes de lieux centraux en Europe, nous nous référons à cette définition de la région en tant qu'espace où existent des relations entre villes et campagnes et des liens hiérarchiques entre villes proches les unes des autres.

Cependant les villes ne sont pas uniquement des points autour desquels se tisse la trame de l'unité régionale. Elles relient la région au reste du monde. Elles combinent également les avantages d'une activité spécialisée et l'expérience enrichissante de la diversité. En termes économiques, c'est par l'intermédiaire des villes que la région peut faire jouer son avantage comparatif. Dans cette perspective, les villes appartiennent également à des réseaux de commerce, d'information et d'influence qui s'étendent bien au-delà des limites d'un pays" (pages 21-22 de la traduction française publiée aux Presses Universitaires de France).

A côté de la théorie des lieux centraux de Christaller, on retrouve donc les éléments d'une théorie de la spécialisation et du commerce entre villes comme explication de la formation des systèmes urbains, une idée que Vernon Henderson développe depuis plusieurs années (cf. Becker et Henderson, 1997, pour une comparaison des ces deux approches). L'intégration, mais aussi l'étude de l'articulation de ces deux modèles, constituent sans doute des thèmes de recherche fondamentaux pour le futur de l'économie géographique.

D'ailleurs, pour Fox, histoire et géographie sont intimement liées, et l'histoire aurait beaucoup à gagner en réintégrant la perspective géographique¹³. Selon cet auteur, l'existence de ces deux modes d'organisation spatiale des activités économiques est capitale pour la compréhension de l'histoire européenne, une thèse que semble conforter l'analyse fouillée que Hohenberg et Lees font de l'urbanisation européenne. Fox va plus loin et voit dans cette dichotomie un facteur explicatif fondamental de l'histoire européenne quand il écrit que :

"cette hypothèse [de] l'existence de deux sociétés séparées et indépendantes, l'une marchande, l'autre agricole.... implique que les deux systèmes, bien qu'ils aient pu avoir des contacts économiques en tel ou tel point, et même, à l'occasion, des conflits directs, tendaient plutôt à opérer indépendamment l'un de l'autre, et à maintenir chacun son individualité inhérente. Enfin, il apparaît que leurs organisations socio-économiques différentes ont engendré des systèmes gouvernementaux et militaires également distincts. En conséquence, chacun a inculqué à la population qui le constituait des attitudes, des réactions et des intérêts particuliers -autrement dit, une structure sociale caractéristique" (page 44).

Si l'on accepte la conjecture de Fox, il me semble que l'on tient une réponse à la question de savoir pourquoi l'économie géographique s'est développée dans certains pays, alors qu'elle fut ignorée dans d'autres ? On sait déjà ce qu'il en était de l'Angleterre et de l'Allemagne. Dans ce domaine, la France semble plus proche de l'Allemagne, comme l'atteste une politique qui a souvent privilégié les gains territoriaux au détriment des routes maritimes (Fox, 1971). Toutefois il ne faut pas oublier que, comme l'Angleterre, son unité était réalisée depuis longtemps. Par conséquent, il n'est pas simple de conjecturer la place que devrait y occuper l'économie spatiale.

En fait, celle-ci fut plus importante qu'on ne le pense généralement. Il est amusant que ce fait, ignoré en France même par Ponsard, ait été mis en évidence par des chercheurs américains. Par exemple, Ekelund et Shieh (1986) insistent sur la contribution du Jules Dupuit dans le domaine de la tarification spatiale, tandis que Hébert (1972) met en exergue l'apport d'Emile Cheysson dans la théorie des aires de marché. Le XIX^{ème} siècle offre de nombreux exemples d'ingénieurs des chemins de fer dont les contributions à l'économie spatiale furent souvent fondamentales. On y retrouve de nombreux ingénieurs de l'École des Ponts et

¹³ Il ne s'agit pas ici de la seule période préindustrielle qu'évoque Lepetit (1988, ch. 4), mais plus généralement de l'ensemble du processus historique comme le suggère, par exemple, l'actuelle mondialisation de l'économie dans laquelle les grandes métropoles jouent un rôle croissant.

Chaussées

"where major advances in spatial economics and applied price theory percolated during the nineteenth century" (Ekelund et Hébert, 1993, p. 24).

Contrairement à ce que semblent penser Ponsard et Lepetit, l'économie spatiale n'a pas été ignorée en France durant le XIX^e siècle. Il serait plus exact d'affirmer que les recherches entreprises dans ce domaine le furent par les fondateurs de la science économique moderne dans ce pays, lesquels ont presque tous évolué en dehors des cercles académiques à l'époque dominants. Mais ceci ne constitue pas une nouveauté. C'est même un fait trop bien connu dans l'histoire de la pensée économique française pour exiger de plus amples développements.

6. EN GUISE DE RÉSUMÉ

La contrainte de rigueur imposée par une modélisation de plus en plus sophistiquée a conduit les économistes, des classiques aux théoriciens contemporains, à privilégier un ensemble d'hypothèses qui ne permettait plus l'étude de l'espace, qui fut laissé aux seuls géographes. Les économistes préclassiques n'étaient pas confrontés à cette contrainte, de sorte que leurs travaux laissaient une large place à l'espace. Celui-ci semble regagner du terrain au sein d'une théorie économique plus ouverte et plus riche. C'est principalement au sein de cette théorie que les spatialistes trouveront les concepts et les outils dont ils pourront s'inspirer pour développer l'économie géographique. Il ne faut pas y voir un paradoxe mais le simple reflet de deux états d'avancement méthodologiques fort différents. Une fois qu'elle aura atteint un certain stade, l'économie géographique pourra elle-même engendrer ses propres outils pour mieux répondre aux questions spécifiques qu'elle pose.

Pour terminer, je souhaiterais dire quelques mots à propos du rôle joué par Paul Krugman dans le renouveau des questions spatiales. Il est vrai que celui-ci présente parfois comme nouveaux des résultats bien connus en théorie de la localisation, provoquant ainsi l'ire de certains *regional scientists*. Néanmoins, il reste que sa contribution est fondamentale, tant du point de vue scientifique, pour avoir présenté le premier modèle d'équilibre général spatial avec concurrence imparfaite et rendements croissants, et ce même s'il s'agit d'un exemple, que dans celui de la diffusion des idées. Il ne semble donc pas exagéré de parler d'un "effet Krugman" dans la redécouverte récente de l'économie géographique.

REFERENCES

- Abdel-Rahman H. et Fujita M., 1990, "Product Variety, Marshallian Externalities, and City Sizes", *Journal of Regional Science*, 30, p. 165-183.
- Allais M., 1943, *A la recherche d'une discipline économique*, Paris. Réimpression : *Traité d'économie pure*, Imprimerie nationale, Paris, 1952.
- Alonso W., 1964, *Location and Land Use*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.).
- Aumann R.J., 1966, "Existence of Competitive Equilibria in Markets with a Continuum of Traders", *Econometrica*, 34, p. 1-17.
- Becker R. et Henderson J.V., 1997, "Intra-Industry Specialization and Urban Development", in J.M. Huriot et J.F. Thisse, eds., *Economics of Cities*, à paraître.
- Beckmann M.J., 1972, "Spatial Cournot Oligopoly", *Papers and Proceedings of the Regional Science Association*, 28, p. 37-47.
- Beckmann M.J., 1976, "A Discourse on Distance", *Annals of Regional Science*, 10, p. 1-8.
- Beckmann M. et Marschak T., 1955, "An Activity Analysis Approach to Location Theory", *Proceedings of the Second Symposium in Linear Programming*, National Bureau of Standards and Directorate of Management Analysis, Washington, D.C., p. 331-378.
- Blaug M., 1985, *Economic Theory in Retrospect*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Braudel F., 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, A. Colin, Paris.
- Chamberlin E., 1933, *The Theory of Monopolistic Competition*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.).
- Christaller W., 1933, *Die Zentralen Orte in Süddeutschland*, Gustav Fischer Verlag, Iena.

- Debreu G., 1959, *Theory of Value*, Wiley, New York.
- Dixit A.K. and Stiglitz J.E., 1977, "Monopolistic Competition and Optimum Product Diversity", *American Economic Review*, 67, p. 297-308.
- Dockès P., 1969, *L'espace dans la pensée économique du XVIème au XVIIIème siècle*, Flammarion, Paris.
- Eaton B.C. and Lipsey R.G., 1977, "The Introduction of Space into the Neoclassical Model of Value Theory", in M. Artis et A. Nobay, eds., *Studies in Modern Economics*, Basil Blackwell, Oxford, p. 59-96.
- Ekelund R.B. and Hébert R.F., 1993, "Cycles in the Development of Spatial Economics", in H. Ohta et J.F. Thisse, eds., *Does Economic Space Matter?*, Macmillan, London, p. 21-37.
- Ekelund R.B. and Shieh Y.N., 1986, "Dupuit, Spatial Economics and Optimal Resource Allocation: A French Tradition", *Economica*, 53, p. 483-496.
- Enke S., 1942, "Space and Value", *Quarterly Journal of Economics*, 56, p. 627-637.
- Fox E.W., 1971, *History in Geographic Perspective. The Other France*, Norton, New York.
- Fujita M., 1989, *Urban Economic Theory. Land Use and City Size*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Fujita M. et Thisse J.F., 1997, "Économie géographique. Problèmes anciens et nouvelles perspectives", *Annales d'Économie et de Statistique*, 45, p. 37-87.
- Gabszewicz J. J. et Thisse J.F., 1986, "Spatial Competition and the Location of Firms", in J.J. Gabszewicz, J.F. Thisse, M. Fujita et U. Schweizer, *Location Theory*, Chur Harwood Academic Publishers, p. 1-71.
- Grimaud A. et Laffont J.J., 1989, "Existence of a Spatial Equilibrium", *Journal of Urban Economics*, 25, p. 213-218.
- Hébert R.F., 1972, "A Note on the Historical Developments of the Economic Law of Market Areas", *Quarterly Journal of Economics*, 87, p. 563-571.

- Helpman E. et Krugman P., 1985, *Market Structure and Foreign Trade*, MIT Press, Cambridge (Mass.).
- Henderson J.V. et Mitra A., 1996, "The New Urban Landscape: Developers and Edge Cities", *Regional Science and Urban Economics*, 26, p. 613-643.
- Hohenberg P. et Lees L.H., 1985, *The Making of Urban Europe (1000-1950)*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.).
- Hoover E.M., 1948, *The Location of Economic Activity*, McGraw-Hill, New York.
- Hotelling H., 1929, "Stability in Competition", *Economic Journal*, 39, p. 41-57.
- Huriot J.M., 1994, *Von Thünen : économie et espace*, Economica, Paris.
- Huriot J.M. et Perreur J., 1990, "Distances, espaces et représentations. Une revue", *Revue d'Economie Régionale et Urbaine*, p. 197-237.
- Isard W., 1956, *Location and Space Economy*, MIT Press, Cambridge (Mass.).
- Jacobs J., 1984, *Cities and the Wealth of Nations*, Random House, New York.
- Jaffe A.B., 1989, "Real Effects of Academic Research", *American Economic Review*, 79, p. 957-970.
- Kaldor N., 1935, "Market Imperfection and Excess Capacity", *Economica*, 2, p. 35-50.
- Kanemoto Y., 1987, "Externalities in Space", in T. Miyao et Y. Kanemoto, *Urban Dynamics and Urban Externalities*, Chur Harwood Academic Publishers, p. 43-103.
- Koopmans T.C., 1957, *Three Essays on the State of Economic Science*, McGraw-Hill, New York.
- Koopmans T.C. et Beckmann M.J., 1957, "Assignment Problems and the Location of Economic Activities", *Econometrica*, 25, p. 1401-1414.
- Krzyzanowski W., 1927, "Review of the Literature of the Location of Industries", *Journal of Political Economy*, 35, p. 278-290.

- Krugman P.R., 1991, "Increasing Returns and Economic Geography", *Journal of Political Economy*, 99, p. 483-499.
- Krugman P., 1995, *Development, Geography, and Economic Theory*, MIT Press, Cambridge (Mass.).
- Laffont J.J., 1975, "Note historique sur les effets externes", *L'Actualité Économique*, 51, p. 420-433.
- Launhardt W., 1885, *Mathematische Begründung der Volkswirtschaftslehre*, B.G. Teubner, Leipzig.
- Lepetit B., 1988, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Albin Michel, Paris.
- Lösch A., 1940, *Die Räumliche Ordnung der Wirtschaft*, Gustav Fischer Verlag, Iena.
- Lucas R., 1988, "On the Mechanics of Economic Development", *Journal of Monetary Economics*, 22, p. 3-42.
- Malinvaud E., 1968, *Leçons de théorie microéconomique*, Dunod, Paris.
- Marshall A., 1890, *Principles of Economics*, Macmillan, London, 8ème édition publiée en 1920.
- Massé P., 1964, "L'aménagement du territoire", *Revue d'Économie Politique*, 74, p. 3-29.
- Matsuyama K., 1995, "Complementarities and Cumulative Process in Models of Monopolistic Competition", *Journal of Economic Literature*, 33, p. 701-729.
- Menger P.M., 1993, "L'hégémonie parisienne : économie et politique de la gravitation artistique", *Annales ESC*, 48, p. 1565-1600.
- Mills E.S., 1972, *Studies in the Structure of the Urban Economy*, The Johns Hopkins Press, Baltimore.
- Mills E.S. et MacKinnon J., 1971, "Notes on the New Urban Economics", *Bell Journal of Economics*, 4, p. 593-601.

- Mougeot M., 1975, *Théorie et politique économiques régionales*, Economica, Paris.
- Myrdal G., 1957, *Economic Theory and Underdeveloped Regions*, Duckworth, London.
- Nerlove M.L. et Sadka E., 1991, "Von Thünen's Model of the Dual Economy", *Journal of Economics*, 54, p. 97-123.
- Phlips L., 1983, *La formation des prix*, Economica, Paris.
- Ponsard C., 1979, "Économie urbaine et espaces métriques", *Sistemi Urbani*, 1, p. 123-135.
- Ponsard C., 1983, *History of Spatial Economic Theory*, Springer Verlag, Heidelberg.
- Romer P., 1992, "Increasing Returns and New Developments in the Theory of Growth", in W.A. Barnett, B. Cornet, C. d'Aspremont, J.J. Gabszewicz et A. Mas-Colell, eds., *Equilibrium Theory with Applications*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 83-110.
- Salop S.C., 1979, "Monopolistic Competition with an Outside Good", *Bell Journal of Economics*, 10, p. 141-156.
- Samuelson P. A., 1983, "Thünen at Two Hundred", *Journal of Economic Literature*, 21, p. 1468-1488.
- Scotchmer S. et Thisse J.F., 1993, "Les implications de l'espace pour la concurrence", *Revue Economique*, 44, p. 653-669.
- Sraffa P., 1926, "The Laws of Return under Competitive Conditions", *Economic Journal*, 36, p. 535-550.
- Starrett D., 1978, "Market Allocations of Location Choice in a Model with Free Mobility", *Journal of Economic Theory*, 17, p. 21-37.
- Thisse J.F., 1996, "Science régionale et économie géographique : matériaux pour un rapprochement", *Revue d'Economie Régionale et Urbaine*, p. 673-694.

Tirole J., 1988, *The Theory of Industrial Organization*, MIT Press, Cambridge (Mass.).

Von Thünen J.H., 1826, *Der Isolierte Staat in Beziehung auf Landwirtschaft und Nationalökonomie*, Perthes, Hamburg.

Witzgall C., 1964, *Optimal Location of a Central Facility. Mathematical Models and Concepts*, National Bureau of Standard, U.S. Department of Commerce, Washington (D.C.).

THE PERIPHERAL ROLE OF SPACE IN ECONOMIC THINKING

Abstract - *This paper aims at providing a possible explanation for the peripheral role played by space in modern economic analysis. Two additional questions are also discussed: (i) why did early attempts to integrate space in economic models fail? and (ii) why has economic geography been more developed in some countries than in others?*

EL OLVIDO DEL ESPACIO EN EL PENSAMIENTO ECONOMICO

Resumen - *Este artículo intenta dar una respuesta a la siguiente pregunta : ¿ Por qué ocupa el espacio una posición secundaria en el análisis económico moderno ? También trata brevemente de dos otras preguntas relativas (1) a las tentativas hechas en el pasado para integrar la dimensión espacial en los modelos económicos y (2) al hecho de que la economía geográfica ha tenido más eco en algunos países que en otros.*